

Québec. Berceau de l'Amérique française

Yves Laberge

Numéro 133, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88513ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2018). Compte rendu de [Québec. Berceau de l'Amérique française]. *Cap-aux-Diamants*, (133), 45–46.

suyants à la page 10 : « Même si on ne l'a pas vécue soi-même, il est en effet difficile de ne pas ressentir une forme de nostalgie à son égard. Elle est devenue une sorte d'«antebellum» de l'histoire du Québec, l'âge d'or d'un consensus social désormais révolu, le point de référence pour évaluer notre évolution récente ». Au-delà d'un commentaire purement biographique de la carrière de Lesage, de ses grandes réussites, ce sont aussi celles qu'a connues la Révolution tranquille dont font état les auteurs. Ainsi, par exemple, à la page 17 : « Cet accès à la "modernité", qui bien entendu constitue un excès de langage, prend essentiellement la voie d'une affirmation collective qui elle-même passe par une (ré) appropriation des capacités de développement dont l'État central du Québec sera désormais le principal fiduciaire. Mentionnons au passage la professionnalisation de la fonction publique, la création de la Société générale de financement, la création de la Caisse de dépôt et placement, la création du ministère de l'Éducation et la poursuite de la nationalisation de l'hydroélectricité entreprise par Adélard Godbout. [...] »

À la page 96, Jean Lesage fait état d'un tournant dans l'histoire des partis politiques, à savoir le discrédit de l'Union nationale provoqué en 1958 par le scandale du gaz naturel. « Et tout ce mal pour rien! Avec son passé, l'Union nationale n'a pas d'avenir. Pas un seul, soyez-en sûres, mesdames, pas un seul député de l'opposition actuelle ne siègera à droite. Si jamais l'Union nationale reprend le pouvoir, ce sera parce qu'une nouvelle génération, lasse d'avoir été si longtemps sa dupe, aura signifié leur congé à ceux qui se sont crus propriétaires de leur parti. Non, pas un seul député actuel de l'Union nationale ne se retrouvera au pouvoir car ce parti est totalement discrédité aux yeux du public et il a entièrement perdu la confiance des citoyens du Québec. Il est devenu le

symbole de la corruption et du patronage. Il s'est écroulé avec fracas sous le poids de ses propres scandales, et le citoyen moyen est ahuri de découvrir l'étendue de son immoralisme politique ». Pourtant, bon nombre de personnes visées par les accusations sont restées à un titre ou un autre dans l'appareil gouvernemental. Plus loin, à la page 160, Lesage revient sur cet épisode du scandale du gaz naturel qui est resté relativement inconnu dans l'histoire récente du Québec :

« Il n'est pas surprenant alors que de telles gens, l'Union nationale puisqu'il faut bien la nommer, se soient rendus coupables, il y a quelques années à peine d'un crime odieux que notre population ne pourra jamais leur pardonner. En effet, ces gens qui ont dénationalisé à leur profit personnel un secteur public – celui du gaz naturel – voudraient aujourd'hui nous faire croire qu'ils recherchent le bien des Québécois. Quelle farce! »

On a vite oublié que Pierre Laporte, celui qui a provoqué le scandale en 1958, à la demande du directeur du *Devoir* Gérard Fillion, fut lui-même diabolisé avec les mêmes méthodes en 1970.

Plusieurs erreurs de saisie informatique sont à déplorer dans cet ouvrage. Néanmoins, il faut reconnaître que cette collection de discours méritait une publication et que celle-ci peut donner l'exemple à nos jeunes politiciens. Denis Monière, figure bien connue de l'analyse politique, a été professeur au Département de science politique de l'Université de Montréal jusqu'en 2012. Il a publié plus d'une quarantaine d'ouvrages entièrement consacrés à l'analyse de la politique québécoise. Il a été pendant dix ans président de la Société du patrimoine politique du Québec, de 2004 à 2014. Quant à Jean-François Simard, il est titulaire d'un doctorat en sociologie de l'Université Laval, ex-député et ex-ministre à l'Assemblée nationale du Québec. Il est professeur en sciences

sociales à l'Université du Québec en Outaouais et titulaire de la Chaire Senghor de la Francophonie.

Jean Nicolas De Surmont



David Mendel. *Québec. Berceau de l'Amérique française*. Traduction française de Paule Champoux. Photographies de Luc-Antoine Couturier. Québec, Éditions Sylvain Harvey / Commission de la capitale nationale, 2012, 141 p. (Coll. « Guides Mendel »).

Voici un des très bons guides sur la ville de Québec, rédigé par David Mendel, guide féru et résident du Vieux-Québec depuis 40 ans. Nous avons déjà louangé son livre précédent, *Québec, ville du patrimoine mondial* (2010), paru chez le même éditeur. Dans les deux cas, le propos se centre sur la position privilégiée occupée par Québec depuis plus de quatre siècles pour nous faire comprendre son inclusion – jalouée – sur la liste des villes du patrimoine mondial de l'UNESCO : il ne s'agit pas d'un

« prix de beauté », mais d'une reconnaissance internationale quant au témoignage historique exceptionnel que nous offre aujourd'hui la ville de Québec. Mais pour bien saisir ce patrimoine unique et enviable, il faut un guide instruit qui peut identifier des lieux de mémoire et leur donner du sens, en rappelant que tel édifice de la rue Saint-Pierre était à l'origine une banque et en expliquant que certains symboles en pierre servaient autrefois d'insignes ou de publicité (p. 103, 104 et 138). C'est ce que propose David Mendel en contextualisant les monuments, les statues, les plaques commémoratives, les signes inexplicables du Vieux-Québec que le visiteur croisera au hasard des rues, en évoquant ce qui existait autrefois mais qui aurait été détruit, oublié ou transformé. Ainsi, on peut voir la vieille plaque du Chien d'or, faisant référence à une intrigue ayant donné lieu à l'un des premiers romans publiés à Québec au XIX^e siècle (p. 20). Mais le principal intérêt de ce *Québec. Berceau de l'Amérique française* réside dans sa description utile de l'architecture de la Nouvelle-France, que l'on peut aisément observer à Québec. En plus du Régime français, la période britannique est généreusement illustrée, par exemple par l'ancien édifice de la douane, construit en 1856 et qui existe toujours dans le Vieux-Port, face au fleuve, tout près du Café du Monde (p. 136). C'est précisément ces deux époques coloniales révolues qui font de Québec une ville du patrimoine mondial.

Quelques photographies anciennes et des croquis s'ajoutent à celles prises par Luc-Antoine Couturier. On peut voir la Place-Royale avant et après les travaux de reconstruction réalisés à la fin des années 1960 : l'ancien hôtel Louis XIV (détruit par un incendie en 1966) et les maisons de style français entourant le buste de Louis XIV, offert par la France en 1928 (p. 51 et 60). David Mendel et Luc-Antoine Coutu-

rier réussissent une fois de plus à donner un guide indispensable et succinct pour apprécier pleinement la valeur historique et patrimoniale du Vieux-Québec. Une version en anglais est également disponible.

Yves Laberge



Jean-Pierre Hardy. *Jardins et jardiniers laurentiens, 1660-1800. Creuse la terre, creuse le temps*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2016, 298 p.

Le livre de Jean-Pierre Hardy vient combler un vide dans l'historiographie de la Nouvelle-France en nous faisant découvrir un aspect méconnu du mode de vie aux XVII^e et XVIII^e siècles. Si la production maraîchère et l'horticulture, à la fois comme activités économiques ou simples loisirs, occupent une place importante dans notre société contemporaine, Hardy démontre que cet intérêt a des origines très lointaines au Québec. Quiconque a pu observer une carte géographique ancienne des villes de Québec ou de Montréal à l'époque de la Nouvelle-France ne peut manquer d'être intrigué par la quantité de

petits carrés ou rectangles apparaissant autour des bâtiments. Ces figures régulières représentent des jardins ornementaux ou potagers, dont les planches de fleurs, de plantes vertes, de légumes et d'herbes aromatiques sont séparées par des allées. Les jardins ornementaux sont l'apanage des élites de la colonie, mais les potagers familiaux sont beaucoup plus répandus. Ceux-ci apportent un complément à l'alimentation quotidienne reposant, à cette époque, sur le pain et la soupe dans laquelle on fait parfois bouillir un morceau de viande.

Ce sont les jardins urbains qui sont l'objet de l'étude très fouillée de Jean-Pierre Hardy. Les sources sur lesquelles il s'appuie (archives notariales, recensements, descriptions des voyageurs, etc.) livrent un tableau très complet de l'activité des jardiniers, au service des communautés religieuses et des notables. L'auteur en a dénombré près de 450 dans les archives. Il dispose d'assez d'informations sur certains individus pour tracer quelques portraits types de jardiniers de métier, ce qui permet d'illustrer ses analyses d'exemples concrets. Le résultat final est une étude savante mais également très vivante, qui saura plaire à un large éventail de lecteurs.

Plusieurs chapitres sont consacrés aux jardins eux-mêmes. La place de ceux-ci dans l'environnement urbain, le choix des productions, les travaux d'entretien, la rentabilité de la production des légumes forment l'essentiel du propos de l'auteur. Selon la fréquence des mentions dans les actes notariés, les choux, les oignons, le céleri, les salades, les herbes à saler, les navets, les betteraves, les carottes, les fèves, les échalotes semblent les cultures de prédilection. Cet assortiment est resté longtemps la base de la culture potagère québécoise. Les patates, puis les tomates se sont ajoutées par la suite.

L'auteur observe un accroissement de l'intérêt pour la culture des légumes